

J *Plein Jour*

*L'Association Plein Jour
offre un soutien moral à toute personne :
femme, prêtre ou religieuse
qui vit une relation d'amour
interdite par l'Eglise catholique romaine,
et lutte pour l'abrogation
de la règle du célibat ecclésiastique.*

Bulletin n° 33 - Juin 2016

Dominique Venturini
8 rue du Serpolet - 84160 Lourmarin
Courriel : venturinid@wanadoo.fr

<http://plein-jour.eu>

PJ 33

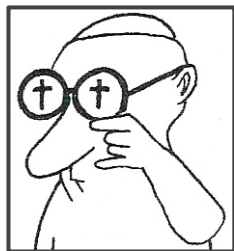
SOMMAIRE



15



22



28

Edito	1
Une marionnette entre ses mains	2
Lettre de Gabriella	4
Le coup de foudre	5
Les timides (Jacques Brel)	7
Le volcan se réveille • Abonnement	8
Des fluctuations de l'amour	10
Nouvelle passion	11
L'amitié amoureuse de Jean-Paul II	13
Père	15
Le dogme, cancer de l'Eglise catholique	16
Pour la vie	18
Lettre épiscopale	19
Si l'amour (Frédéric Lerner)	20
Le combat de Latifa	21
Excision : briser le tabou	22
Roghul Kairzad	23
Khalida Jarrar	23
L'Eglise a-t-elle le droit d'annuler un mariage ?	24
Courrier des lecteurs	26
Le Bon Dieu est une femme	27
PIEM	28

Juin 2016

*Quand je parle de Dieu, je ne parle que de moi :
De mon désir que j'appelle ma foi,
De mon attente que j'appelle mon espérance,
De ma présence inventive dans le devenir de l'humanité que j'appelle l'amour.
Il n'y a pas de théologie qui puisse échapper au champ clos de notre connaissance humaine.
On peut même traduire cette expérience fondatrice en quelques mots décisifs :
Il ne s'agit pas de Dieu quand je prononce le nom de dieu,
Mais de mon humanité traversée par le désir de l'infini insaisissable. (B. Feillet)*

Il est bien hardi ce théologien pour oser cette boutade au goût de provocation !
Que veut-il dire au juste ? J'y vois l'aveu d'une ignorance, le fait de reconnaître les limites de notre intelligence incapable d'expliquer les mystères impénétrables de l'univers. Pour identifier l'inconnaissable, on lui a collé un nom un peu fourre-tout « dieu ». Ne parle-t-on pas du dieu Argent ?
Qu'y a-t-il de plus déconcertant que le mystère de la Vie ? Nous pouvons la transmettre. C'est déjà merveilleux. Mais nous sommes incapables de la créer à parti d'éléments chimiques ou électriques. Et pourtant, nous possédons des milliards de neurones très performants. Ils ont déjà à leur actif de stupéfiantes découvertes, mais ils se heurtent à un seuil infranchissable. Alors, comme pour exorciser la volonté de se dérober à ce mystérieux inconnu, nous lui donnons un nom et lui attribuons les caractéristiques de la perfection : le Créateur, l'Absolu, l'Esprit, l'Ame du Monde, l'Energie universelle...

Nul doute que chacun de nous, au cours de sa vie, a pu se sentir porté par cette énergie fulgurante.

*« L'amour est une énergie puissante, la plus puissante qui soit, qui englobe l'univers. L'amour vient de l'Ame du monde. L'amour permet le dépassement de soi, de l'intérêt égoïste des êtres pour les relier ensemble. L'amour prend mille formes. Mais à travers tous ses visages, l'amour fait toujours entendre la même musique du lien et du don. »
Frédéric Lenoir (l'Ame du Monde)*

L'amour véritable est animé par la volonté de rendre l'autre heureux et maître de lui-même en le libérant de ses dépendances. Cela demande une écoute attentive de l'autre, une prise en compte de ses besoins vitaux. En cas de malentendus, on négocie pour maintenir une relation respectueuse et libératrice. Cependant notre Ego tyrannique reste prédateur et dominateur. Nous ne pouvons échapper au combat.

« Chacun de nous cherche un sens personnel et vivant à son existence. Aujourd'hui devant les défis que l'humanité rencontre, que nous soyons croyant, athée ou agnostique, que nous ayons ou non une vie spirituelle nourrissante, et que nous adhérions ou non à une religion, nous savons que le monde a grand besoin d'hommes et de femmes qui se connaissent bien, qui connaissent les processus de réconciliation intérieure et les pièges de l'ego, qui savent comment développer la confiance en soi, en l'autre et en la vie et mettre leur talent au service de la communauté. »

Thomas d'Ansembourg (Etre heureux ce n'est pas nécessairement confortable).

Dominique

UNE MARIONNETTE ENTRE SES MAINS

J'ai 48 ans, un fils de 17 ans, et un compagnon qui marche avec moi sur le chemin de la vie depuis 3 ans ; Mon parcours professionnel se situe dans deux secteurs très différents : le secrétariat juridique et l'accompagnement et l'insertion sociale et professionnelle de personnes en difficulté.

Ma grande naïveté, mon éducation quasi psychorigide, la rigueur morale et les nombreux principes qui en découlent, auxquels on ne déroge pas, et qui m'avaient été inculqués depuis l'enfance avec le cortège « non ! ça ne se fait pas ... » ; « ce n'est pas convenable ... » ; « il ne faut pas ... » ont largement contribué, à me conduire à ce que je considère aujourd'hui comme un véritable « faux-pas ». Lequel m'a coûté extrêmement cher.

L'année de mon 40^{ème} anniversaire j'ai assisté, impuissante, à la précipitation de toute ma vie dans l'abîme et les profondeurs de l'enfer ...

Le couple que je formais depuis plus de 23 ans, explosait à ce moment-là en véritable feu d'artifices avec une violence inouïe.

L'explosion tirait son origine dans une relation que j'entretenais avec un Prêtre depuis presque deux décennies. L'amitié fidèle et profonde que nous nous portions dans une grande complicité sans

aucun sentiment équivoque s'était depuis 1997 transformée en quelque chose d'encore plus fort ; Il était pour moi tout à la fois : l'Ami, le Prêtre, le Grand-Frère, l'Accompagnateur Spirituel, le Confident.

Il était celui et le seul, selon moi, capable de tout entendre de tout comprendre, sans porter un quelconque jugement avec une totale et absolue discrétion. Je le supposais même en capacité de me concocter quelque recette magique afin sinon d'éradiquer ma situation désastreuse du moins de l'enrayer.

Erreur fatale commise par beaucoup de femmes. Ce n'est pas pour rien que l'on dit que l'amour rend aveugle.

Je crois, aujourd'hui, avec beaucoup de recul, de lucidité, et de discernement que certains hommes sont parfaitement incapables d'entendre les confidences des difficultés conjugales et surtout de les comprendre. Il s'agit des hommes d'Eglise avec leur A.O.C Sacerdotal... Je dirais même qu'ils sont parfaitement incompetents.

Toujours est-il qu'à partir de 2007 inévitablement nos rencontres se sont faites plus nombreuses plus régulières... Il me confiait volontiers des tâches de secrétariat ; de la saisie de documents

connaissant ma dextérité et ma célérité.

En contrepartie je me confiais de plus en plus intimement de sorte que ma vie privée et conjugale n'avait plus de secret pour lui ;

Plusieurs fois j'ai laissé mes pleurs s'épancher sur son épaule et plusieurs fois il les a séchés avec tendresse. Comme je cherchais de la compassion et de la consolation il savait faire preuve d'une immense affection et trouvait invariablement les mots que je souhaitais entendre agrémentés de quelques caresses. Ses petits baisers furtifs empreints d'une grande pudeur me transportaient néanmoins au 7^{ème} ciel... mais avaient l'étrange pouvoir de me mettre dans un état hypnotique.

Ni lui ni moi n'avons jamais franchi le pas... notre relation est toujours restée tout ce qu'il y a de plus platonique.

Après une année de flottement dans mon couple, est arrivé l'inéluctable moment de la séparation.

S'en est suivi pour moi une dépression sévère qui a duré trois ans ; j'y ai laissé beaucoup de plumes au niveau familial, professionnel, financier ;

J'ai repris pied en 2011 seulement ; je ne dois pas ma guérison aux hospitalisations en psychiatrie. Elles me mettaient en sécu-

rité et évitait que je saute d'un viaduc dont j'avais mesuré la hauteur plus d'une fois. Les traitements que j'ingurgitais sous surveillance médicale étaient capables d'endormir un troupeau d'éléphants. J'étais devenue un légume. C'est pourquoi et bien évidemment à l'insu de mon Médecin Psy j'ai pris la décision d'arrêter du jour au lendemain ce lourd traitement.

En 2011 donc je sortais enfin de cet état semi-comateux avec une amertume lancinante ; Je constatais avec effroi que j'avais tout perdu... notre belle villa, mon emploi, mes amis, mais qu'une bonne étoile avait dû m'accompagner pendant tout ce temps puisqu'il me restait encore la garde de mon fils.

En revanche pour **LUI** rien n'avait bougé d'un iota... il était devenu plus populaire que jamais grâce à ses livres qui faisaient un véritable carton, la médiatisation qui va avec, et il était passé à la vitesse supérieure pour intervenir régulièrement sur une antenne de radio locale et une chaîne de télévision.

J'ai appris dans la foulée qu'il m'avait véritablement humiliée en me reniant à plusieurs reprises. Autrement dit il faisait semblant de ne pas me connaître.

J'ai pris brutalement conscience que jamais au grand jamais il n'avait envisagé une seule seconde quoi que ce soit de sérieux... que jamais un seul de ses mots doux n'avait été pensé, que jamais il ne lâcherait son Ministère, bien trop confortable, surtout pas pour mes yeux, aussi beaux soient-ils, que

je n'avais été rien d'autre qu'une marionnette entre ses mains articulée ou désarticulée suivant les conditions.

J'avais été sournoisement manipulée de la façon la plus abjecte qui soit.

Voici les motivations qui me conduisent aujourd'hui à proposer mon Ecoute à PJ :

- Mon empathie ;
- Ma disponibilité ;
- Ma psychologie, ma clairvoyance et ma capacité de discernement ;
- Mon dynamisme et ma joie de vivre ;
- Ma discrétion ;
- Mon souhait d'alerter, de mettre en garde et d'ouvrir les yeux à toutes ces femmes vivant cette situation douloureuse d'Aimer un homme interdit d'Amour humain.
- Mon souhait de partager, mon témoignage de rescapée d'une situation qui aurait pu finir en tragédie. Car le seul résultat obtenu n'est rien d'autre que des souffrances gratuites bien inutiles ...

Marie



Ecrivez-nous !
dites-nous vos réactions.
partagez-nous votre expérience !
Le courrier des lecteurs est fait
pour vous !



Envoyez-nous vos lettres.
Nous les lisons avec attention.
Certaines pourront être publiées
car votre témoignage pourra aider
d'autres personnes !



Si vous savez utiliser internet
c'est encore plus facile :
un clic et votre message
est arrivé dans notre boîte mail !



L'adresse mail :
venturinid@wanadoo.fr

Et n'oubliez pas le site :
http://plein-jour.eu

LETTRE DE GABRIELLA

Il ya peu de temps, Hassan Rohani, président de l'Etat iranien, était en visite à Rome. Pour le protéger – soi-disant dans un acte de respect anticipé – les œuvres d'art montrant la moindre nudité furent enveloppées de tissus ou carrément mises dans des boîtes, afin de ne pas heurter l'œil de l'hôte d'une autre culture. Ainsi il n'y avait rien de déplaisant à voir. Mais l'invité n'a ainsi pas pu admirer la beauté créée par des artistes célèbres.

J'ai d'abord pensé à une blague. Plus tard, cependant, je me suis dit que ce n'était pas un hasard ce qui venait d'arriver à Rome. Dissimuler les choses, ne pas parler, refuser de voir certaines réalités, voilà un modèle bien connu.

Est-ce que le pape François aura le courage de retirer les planches et les emballages pour voir – dans le contexte du célibat obligatoire – tout ce qui touche à la tendresse, à l'amour, à la sexualité et au lien exclusif entre deux personnes ?

Osera-t-il faire voir en pleine lumière l'amour créé par Dieu pour tous les êtres humains et, dans la dignité totale, même pour les hommes prêtres et leurs compagnes ? Si les humains ont été créés à l'image de Dieu, comment leur refuser la

détermination la plus naturelle et la plus sacrée. Aimer et être aimé sous toutes les formes doit être possible également pour les prêtres !

Nous ne cachons rien. Ce rapport vous montre ce que la Zofra a fait cette année 2015 pour tous ceux que Rome ne veut pas voir nécessairement.

Nos amies suisses nous font part de leur réflexion lors d'une de leurs rencontres.

La Zofra se penche régulièrement sur le thème du deuil et comment s'y confronter. Le deuil se conjugue de plusieurs façons.

- En cas de la perte d'une relation.
- En cas de tromperie de la part du partenaire.
- Le partenaire doit changer de cap professionnel sans que cela lui corresponde ni ne lui procure satisfaction.
- Difficultés du partenaire à surmonter le changement forcé par rapport à sa vocation.
- Le quotidien s'avère plus difficile à gérer que prévu.
- Impasse financière.
- La relation est mise en danger par ces conditions.

Les animatrices du séminaire sur le deuil on élaboré un concept dont voici les points forts.

- Renforcer sa propre personne.
- Processus de deuil par rapport à son propre idéal de vie et à ses rêves (vécus ou non encore vécus).
- Rituels pour les quatre aspects du deuil : sentiment de culpabilité, colère, amour et attachement, confiance en soi.

De la colère face à une hiérarchie incompréhensive qui refuse d'abolir la règle du célibat obligatoire avec ses tristes conséquences. Du deuil vécu lorsque le partenaire s'est à nouveau lié de manière exclusive à une nouvelle institution. Le soulagement exprimé pour avoir pu se débarrasser d'un poids. La reconnaissance envers ce travail de deuil qui a permis la guérison des deux partenaires.

Cette journée nous a procuré à toutes, force et courage pour notre quotidien.

Gabriella Loser Friedli



LE COUP DE FOUDRE

Au cours de l'été 1969, je participai à l'encadrement d'un camp JEC dont l'intendante était une ravissante jeune femme. Je tombai amoureux d'elle. Le coup de foudre éclata soudain dans mon ciel affectif jusque-là sans étoile et, comme tous les amoureux, je fus à la fois envahi par le sentiment qui me submergeait, et bouleversé en mes profondeurs par l'évènement qui m'arrivait. Je n'avais plus d'attention que pour « elle », je ne pensais et je ne rêvais qu'à « elle ». Déjà je me voyais quitter l'état sacerdotal et convoler avec ma bien-aimée. Mais elle, que pensait-elle ? Était-elle tombée sous le charme que j'essayais discrètement de déployer, tout en camouflant habilement mes transports intimes ? Je voulus en avoir le cœur net. J'allai la voir chez elle, le cœur battant, et lui fis ma déclaration d'amour. Las ! mon soufflé tout chaud retomba en un instant. Elle ne partageait pas mes sentiments. J'appris plus tard que son cœur était déjà pris par un autre confrère. Je repartis déçu, douloureux, le cœur en écharpe, ma maison intérieure sens dessus dessous comme si un cataclysme de grande ampleur l'avait secouée de fond en comble. Elle n'était plus qu'un amas de ruines. Comment me relever d'un tel cyclone dévastateur ? J'avais perdu mes marques. Je ne savais plus où j'en étais. J'avais ouvert la boîte de Pandore et j'ignorais comment

la refermer. Je ne comprenais pas ce que signifiait le chambardement intime qui m'atteignait.

A qui parler de cette aventure si personnelle ? Je m'en ouvris à celui qui avait été mon directeur de conscience au grand séminaire, un homme en qui j'avais confiance. Au lieu de m'inviter à prier ou à faire une retraite, il me suggéra de me faire aider par un psychiatre qu'il connaissait ; J'acceptai sur le champ sans trop savoir où je mettais les pieds. Je n'avais aucune expérience de ces entretiens. Spontanément, comme beaucoup de consultants, je crus que mon « psy » allait, m'éclairer sur leurs causes et me donner les bonnes solutions.

Les séances se succédaient et je sortais du bureau du médecin sans avoir l'impression d'être plus avancé. Il m'arrivait même d'être exaspéré par l'attitude de mon écoutant que je prenais pour distante et peu aidante. Ne faut-il pas avoir traversé cette sorte de désert où l'on se croit perdu pour découvrir après coup qu'en réalité on cheminait imperceptiblement vers une issue favorable ?

Mon parcours dura quelques mois. Je commençais par exhaler ma plainte. J'étais comme un petit enfant paumé et abandonné dans l'épreuve. Mais abandonné par qui ? L'ombre de ma mère génitrice se profila bientôt derrière mon drame affectif, au

point d'occuper le devant de la scène. Alors que j'étais venu voir initialement le « psy » pour comprendre et cicatriser mes emballements d'amoureux déçu, il apparut que le véritable problème que cette crise mettait à jour était la relation que j'entretenais avec ma mère. Quelque chose était faussé depuis longtemps et l'indice évident du malaise était l'angoisse physique quasi permanente que je ressentais de m'affronter à cette mère si prégnante. Après m'avoir posé cent questions indiscrètes, elle m'abreuvait de « bons conseils » pour que je corresponde à l'image idéale qu'elle se faisait de son fils prêtre. Presque à chaque fois que je rendais visite à mes parents, je m'opposais d'une façon ou d'une autre à ce que je considérais comme une intrusion inacceptable dans ma vie personnelle. Et en même temps, quand je quittais la maison, je sentais monter en moi des bouffées de culpabilité. Je ne pouvais faire autrement que de résister sinon je me niais moi-même. Cependant j'étais angoissé intérieurement de faire de la peine à celle qui m'avait donné le jour, élevé, payé mes études du début jusqu'à la fin.

Quelque part, mon désir d'auto-nomie était en cours de réalisation. J'avais commencé ma grande transhumance intérieure sous l'influence des sciences humaines qui me posaient des questions redoutables sur mon

identité d'homme, de chrétien et de prêtre. Pourtant je n'étais pas encore suffisamment dégagé des jupes maternelles pour m'affirmer avec sérénité sans avoir ce sentiment trouble et persistant d'ingratitude coupable. Cette contradiction se réduisit au bout de quelques mois quand je pris conscience d'une double et élémentaire vérité dont il est parfois difficile de faire l'expérience paisible sans en être d'abord passé par l'agressivité et l'amertume, l'angoisse et la culpabilité. Ce fut une véritable illumination intérieure. D'une part, je n'avais pas à endosser ce que pouvait ressentir ma mère à mon sujet. C'était son problème. D'autre part ce dont j'étais seulement responsable et que je devais assumer, c'était mon propre choix. « Qu'est-ce qui dépend de moi ? Qu'est-ce qui ne dépend pas de moi ? » Telles furent les deux questions libératrices avec

lesquelles je suis sorti de ma psychothérapie pour gérer ma vie avec plus d'aisance. Je passai là un seuil décisif. La preuve, c'est que cessèrent immédiatement les conséquences somatiques de mon malaise. Les phénomènes d'angoisse et d'oppression physiques disparurent sur-le-champ sans jamais plus se manifester. Je ne cesserai jusqu'à mon dernier jour de remercier mon ancien directeur de conscience de m'avoir orienté vers la voie analytique et mon psychiatre de m'avoir aidé à prendre ma vie en main, à mes risques et périls. Ces deux-là comptent parmi ceux qui m'ont permis de naître à moi-même. Je n'étais pas tout jeune. J'avais trente-trois ans.

Rien n'avait changé de l'extérieur. Je poursuivais ma tâche d'aumônier de lycée et cependant tout était changé intérieurement. Comme Lazare sortant du tombeau, je respirais largement,

débarassé des bandelettes de la culpabilité qui m'enserraient et me paralysaient. Bienheureuse crise affective, bienheureux coup de foudre amoureux, bienheureuse déception qui me conduisirent à de telles prises de conscience libératrices ! Les frémissements du cœur qui avaient chamboulé mon univers s'apaisèrent sans que je ressentisse de frustration majeure. Le travail de décan-tation psychologique que je venais d'effectuer me faisait conclure que l'important pour mon propre équilibre était moins de penser au mariage que d'assumer ma propre existence et, pour reprendre une expression de Marcel Légaut, d'accepter ma solitude fondamentale qui est tout autre chose que l'isolement relationnel.

Jacques Musset
« Une vie en chemin »



LES TIMIDES

Jacques Brel

Les timides
Ça se tortille
Ça s'entortille
Ça sautille
Ça se met en vrille
Ça se recroqueville
Ça rêve d'être un lapin
Peu importe
D'où ils sortent
Mes feuilles mortes
Quand le vent les porte
Devant nos portes
On dirait qu'ils portent
Une valise dans chaque main

Les timides
Suivent l'ombre
L'ombre sombre de leur ombre
Seule la pénombre
Sait le nombre
De leurs pudeurs de Levantin
Ils se plissent
Ils palissent
Ils jaunissent
Ils rosissent
Ils rougissent
S'écrevissent
Une valise dans chaque main

Mais les timides
Un soir d'audace
Devant leur glace
Rêvant d'espace
Mettent leur cuirasse
Et alors place
Allons Paris
Tiens-toi bien
Et vive la gare
Saint-Lazare
Mais on s'égare
On sépare
On s'désempare
Et on repart
Une valise dans chaque main

Les timides
Quand ils chavirent
Pour une Elvire
Ont des soupirs
Ont des désirs
Qu'ils désirent dire
Mais ils n'osent pas bien
Et leur maîtresse
Plus prêtresse
En ivresse
Qu'en tendresse
Un soir les laissent
Du bout des fesses
Une valise dans chaque main

Les timides
Alors vieillissent
Alors finissent
Se rapetissent
Quand ils glissent
Dans les abysses
Je veux dire
Quand ils meurent
N'osent rien dire
Rien maudire
N'osent frémir
N'osent sourire
Juste un soupir
Et ils meurent
Une valise sur le cœur



LE VOLCAN SE RÉVEILLE

Les années se succédèrent à l'aumônerie du lycée puis au centre catéchétique où je fus affecté à la formation biblique des adultes. Mon investissement dans des recherches dont l'enjeu était vital pour mon identité d'homme et de chrétien, la richesse des rencontres et des échanges vécus dans ce contexte, la reconnaissance venant du public avec lequel je travaillais, tout cela comblait pour une part mes besoins affectifs et compensait la solitude du cœur de vie gratifiant. Les années passèrent.

Vers 1979, le désir d'une relation féminine plus intime se réveilla. Plusieurs confrères avaient depuis des années quitté le ministère et s'étaient mariés. D'autres, toujours en poste, vivaient clandestinement une relation de type conjugal. Pourquoi pas moi ? Depuis longtemps j'étais débarrassé de toute culpabilité vis-à-vis de l'exercice de ma sexualité pourvu qu'elle ne nuise à personne. C'était pourquoi je ne me confessais plus. La dernière fois que j'étais entré dans un confessionnal, en 1971, j'avais eu droit à une telle averse d'admonestations que je jurais de ne plus mettre les pieds dans le petit bois obscur. Désormais, je réglerais mes comptes directement avec Dieu. Oui, pourquoi pas moi ? Il ne faisait plus de doute à mes yeux que je m'étais engagé au célibat dans une période d'immaturité affective. Je ne me

sentais donc pas lié à une obligation à laquelle j'avais consenti moins par choix positif que pour devenir prêtre. D'autre part, il m'apparaissait à l'évidence que la condition de ce célibataire, malgré toute l'idéologie déployée pour la justifier, n'était pas, dans bien des cas, la situation la meilleure pour exercer un ministère sacerdotal équilibrant. J'en avais la preuve tous les jours autour de moi. Des clercs pouvaient devenir de vieux garçons enkystés dans leurs petites habitudes, tandis que des pasteurs protestants, mariés et pères de famille – j'en ai connu quelques-uns sur la place de Nantes – m'édifiaient par leur disponibilité et leur ouverture. Alors, pourquoi ne pas oser, moi aussi, une relation avec une compagne qui accepterait que nous vivions notre amour en cachette ?

Justement, j'avais une amie de longue date, célibataire comme moi. Nous avions tissé des liens d'estime et d'affection réciproque et une grande connivence intérieure nous unissait. Un jour de 1982, je m'invitais chez elle pour lui faire part de mes sentiments. Elle n'attendait que cela. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Ce fut le début d'une aventure qui dura presque deux ans. Nous nous voyions régulièrement, nous échangeons beaucoup, nous étions heureux l'un avec l'autre. Je ne réfléchissais guère à la

façon de gérer cette situation à la longue. Je vivais dans l'instant des moments merveilleux auxquels nous rêvions l'un et l'autre depuis des années. Et puis imperceptiblement, il y eut une faille dans les sentiments que je portais à mon amie.

Après le grand amour des débuts, un peu fou et fusionnel, comme ils le sont tous, qui me remplissait de plaisir et de joie, j'éprouvais peu à peu l'impression d'un manque. Je n'étais pas comblé. Mes attentes n'étaient pas assouvies. Je crus alors que je n'aimais pas vraiment cette amie pourtant si chère et qu'en dépit de ce que nous avions vécu ensemble, je ne l'avais jamais réellement aimée. Sans lui faire part de ce qui s'agitait en moi, je vécu alors un passage extrêmement douloureux. Des sensations d'échec, de fourvoiement, de gâchis pour chacun de nous m'envahirent et me mirent dans un état pitoyable. Je décidais de rompre. Je pris mon courage à deux mains et lui confessais ce que je ressentais et ce que j'envisageais. Très attachée à moi, elle qui avait une maturité et une finesse psychologique qui me manquaient me conjura de surseoir à ma décision. Il fallait, me supplia-t-elle, prendre du temps pour élucider ce qui faisait problème. Je ne l'écoutais pas. Ma décision était irrévocable. Nous nous sommes séparés, elle, les larmes aux yeux et moi, l'angoisse au cœur.

Des mois plus tard, à l'expérience d'une nouvelle rencontre – celle de mon épouse – je compris enfin ce qui avait fait échouer ma relation précédente. La raison était simple. J'étais encore loin d'être mûr affectivement. Je m'étais lancé tête baissée dans cette relation avec une image idéale et fautive de ce que pouvait être l'amour conjugal, au-delà du coup de foudre initial. Ce devait être toujours, selon moi, le grand amour, celui qui fait battre le cœur, celui qui émerveille et éblouit, celui qui provoque dans tout l'être de fortes émotions. J'étais dans l'erreur et l'illusion la plus grande. C'est pourquoi, dès lors que je n'ai plus éprouvé les battements de cœur des commencements, je crus que je n'avais pas aimé vraiment l'autre dès le départ. Impatient de nature, je n'ai pas entendu le

sage appel de ma partenaire à prendre le temps de me calmer et de clarifier mes sentiments intimes. Ma rupture avec mon amie fut une injustice. Je le reconnais. Je le confesse, je n'en suis pas fier. En réalité, dès la première soirée passée ensemble, je l'avais aimée. Il a fallu dix-huit ans pour qu'enfin je puisse me « mettre au clair » avec celle que j'avais fait si atrocement souffrir. Je lui ai écrit pour lui exprimer ce dont j'avais pris conscience plus tard et qui avait été la cause de ma « fuite ». Je lui ai demandé pardon pour la douleur que je lui ai causée. Même si pour elle les blessures d'autrefois ne sont peut-être pas entièrement cicatrisées. Je souhaite qu'elle ne me tienne pas rigueur de mes réactions d'antan qu'il m'était alors impossible de maîtriser. Cet aveu

pacifié, sans me dédouaner du gâchis causé, me libéra.

En effet, reconnaître lucidement ce qui a été un échec dans sa vie, ce n'est ni déchoir ni s'enfermer dans une culpabilité morbide. Cela peut être – du moins c'est ainsi que je le vis – l'occasion d'une maturation intérieure. L'homme ne mûrit-il pas souvent grâce à la manière dont il s'approprie les erreurs et les fautes inévitables de son passé ? Elles font partie du matériau avec lequel il édifie son existence. Je désire ardemment que ma partenaire d'autrefois, blessée par mon inconscience, puisse tirer elle-même profit de l'injustice que j'ai commise à son égard. Mais je ne suis pas elle. Chacun ne peut faire que son propre travail.

Jacques Musset
« Une vie en chemin »

Bulletin d'adhésion ou de soutien

L'adresser à : *Plein Jour C/o D. Venturini*

8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30

Nom : Prénom :

Adresse :

Tél. - Fax - e.mail :

- Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)
- Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : €
- Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance.

Chèque à l'ordre de « Plein Jour »

Date : Signature :

Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>

Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site

DES FLUCTUATIONS DE L'AMOUR

Il existe de nombreux pièges de l'amour. Et la connaissance de soi est indispensable pour apprendre à aimer de manière libre et non conditionnée, de manière fluide, de manière vraie. De même faut-il apprendre à reconnaître les différents visages de l'amour et ne pas tous les ramener à un seul : celui de la passion amoureuse. Bien des humains, en effet, identifient l'amour à la passion, au désir brûlant de l'autre, à la joie spontanée qui accompagne la naissance du sentiment amoureux.

Or la passion amoureuse est souvent illusoire. Nous projetons sur l'autre nos attentes, nous retrouvons en lui inconsciemment une énergie qui nous évoque celle, bonne ou mauvaise, de l'un de nos parents. Bien souvent, nous allons idéaliser l'autre et le parer de qualités qu'il n'a pas. De même la passion – c'est ce qui la rend si intense et plaisante – repose sur le désir sexuel. Et celui-ci peut s'éteindre avec le temps. Lorsque la joie diminue, lorsque le désir sexuel décroît, lorsque la passion se refroidit et que nous devenons plus conscients de qui est vraiment l'autre, beaucoup pensent que l'amour est fini. Si cette relation ne reposait que sur le désir et la passion, certes. Mais qu'en est-il de l'amitié qui peut relier aussi les amants ? De la tendresse profonde qui peut

croître entre deux êtres au fil du temps qu'ils passent ensemble et des expériences partagées ? De cet amour de l'autre pour ce qu'il est, et non pas seulement pour ce qu'il m'apporte, et qui peut grandir avec le temps ? De nombreuses formes d'amour peuvent cohabiter et il est précieux de les reconnaître pour permettre à la relation de se développer de manière vraie et harmonieuse.

Dans la vie amoureuse, certains êtres sont faits pour aimer plusieurs personnes. D'autres se concentreront tout au long de leur existence à la poursuite d'un seul amour, et y mettront toutes leurs forces. C'est ce qu'apprit d'une simple fourmi un grand roi qui avait de nombreuses femmes et concubines. Cheminant un jour par les sentiers du désert, il rencontre une fourmilière. Toutes les fourmis viennent aussitôt saluer l'empreinte de ses pas. Une seule ne se soucie pas de sa présence. Elle reste occupée à un labeur apparemment infini. Le roi l'aperçoit et se penche sur son corps minuscule. « Que fais-tu donc, petite bête ? »

Sans se laisser autrement distraire de son travail, la fourmi lui répond « Vois, grand roi, un grain après l'autre, je déplace ce tas de sable.

- N'est-ce point là une tâche au-dessus de tes faibles forces ? Ce tas de sable te dépasse de si haut

que tes yeux ne sauraient en voir le sommet.

Ô grand roi, c'est pour l'amour de ma bien-aimée que je travaille. Cet obstacle me sépare d'elle. Rien ne pourra me distraire de ce labeur. Et si à cette œuvre j'use toutes mes forces, au moins je mourrai dans la bienheureuse folie de l'espérance. »

Ainsi parla la fourmi amoureuse. Ainsi le roi découvrit, sur le sentier du désert, le feu du grand amour.

L'amour s'exprime de diverses manières et il peut prendre bien d'autres formes. L'amour d'un paysage ou d'une œuvre d'art peut ouvrir notre cœur à des dimensions aussi vastes qu'une relation amoureuse. Notre cœur, une fois qu'il résonne à la vibration de l'Ame du monde, peut s'émuvoir d'un rien : un sourire, une fleur qui éclot, un nuage dans le ciel, le regard d'un inconnu croisé dans la rue. Il ressent de la compassion pour tout être vivant. Il réprouve avec force toute forme de cruauté, non seulement envers les humains, mais aussi envers les bêtes. Il aime le monde, l'univers la vie.

Frédéric Lenoir
L'Ame du Monde



NOUVELLE PASSION

Quelque temps après ma rupture, je tombai donc de nouveau amoureux. Célibataire elle aussi, elle travaillait comme moi dans la catéchèse, au service d'un autre diocèse. Appartenant à la même région, nos équipes se retrouvaient deux fois l'an pour réfléchir sur nos expériences. Nous avions de plus des amis communs. C'était un lien supplémentaire. Au cours de nos rencontres régionales, je remarquai cette femme et appréciai son écoute, sa délicatesse, son charme. Bref, la qualité de sa présence. En bavardant avec elle, je me rendis compte qu'elle était intéressée comme moi par la recherche spirituelle et passionnée par la marche à pied. Nos conversations étaient loin de me laisser indifférent. En quête d'une « âme sœur », j'en vins à me demander si ce n'était pas avec elle que je pourrais vivre enfin une véritable relation d'amour. Le grand, le vrai, le sublime amour, celui que j'avais cherché précédemment sans le trouver ! Je m'aventurai un beau jour à lui faire part bien maladroitement de mes sentiments. Elle comprit aussitôt le sens de mes phrases alambiquées. Ma proposition rejoignait en elle une secrète attente. Ainsi commença ma relation avec celle qui devint mon épouse. Mais ce n'était que le début d'un chemin laborieux au cours duquel j'ai dû faire un important travail intérieur pour

sortir de mes illusions et apprendre à aimer véritablement.

Je commençai par demander à mon évêque un congé sabbatique d'un an, « congé sans solde pour convenances personnelles », selon la formule consacrée. Il accepta sans difficulté. Je ne lui donnai pas de raisons, sinon celle de prendre le temps de « souffler ». Je disais vrai mais je n'exprimais qu'une part de la vérité. En réalité, j'avais besoin de mûrir mon projet de faire route avec Marie. Pour cela il me semblait nécessaire de prendre du champ par rapport au travail religieux que j'accomplissais. L'éloignement de cette activité qui me passionnait, me semblait une condition indispensable pour opérer un discernement dans mes choix d'avenir. De plus, l'exercice du travail non confessionnel, outre qu'il me donnerait l'autonomie financière, serait aussi un test de mes capacités de reclassement professionnel au cas où il me faudrait quitter définitivement la prêtrise. Pour Marie, si nous devons cheminer ensemble définitivement, ce ne pouvait être qu'au grand jour et non clandestinement. Cette décision de demander un congé, je l'ai prise sans angoisse et sans crainte, malgré les raisons objectives qui pouvaient m'en dissuader. C'était : l'abandon d'une tâche valorisante, l'éloignement d'un monde que je n'avais jamais

quitté, mais surtout l'incertitude de trouver un travail rémunérateur et stable.

Est-ce mon goût naturel du risque, lequel m'a toujours poussé à emprunter sans crainte des chemins inédits, qui, cette fois encore, m'a fait franchir le Rubicon ? Après coup, je reconnais que ma décision n'était pas exempte d'une dose certaine d'inconscience. Mais avancerait-on dans la vie si, malgré la réflexion nécessaire avant un choix pour peser le pour et le contre, il n'y avait pas de risques à courir ? En fait, mon choix était judicieux. Il me mettait délibérément dans des conditions favorables pour voir plus clair en moi-même. Restait à effectuer un délicat travail intérieur de lucidité dont je ne me doutais pas qu'il serait si décapant.

Les premiers mois de compagnonnage avec Marie furent paisibles. Nous étions heureux de nous retrouver de temps à autre, chacun vivant chez soi, à distance. Ces rencontres étaient des moments forts d'échanges et de découverte mutuelle. Nous nous apprivoisions. Puis vint un temps, au bout de quelques mois, où je sentis monter en moi un malaise intime.

Je commençais à mesurer ce qu'il me fallait abandonner en embrassant la vie de couple. Lier mon existence à une autre

singulière m'obligeait à rétrécir mon champ relationnel, vaste et riche. C'était pour moi un deuil en perspective qui m'épouvantait. Comment allais-je pouvoir vivre désormais sans ce réseau d'amis que j'avais tissé durant plus de quinze ans. J'y étais comme un poisson dans l'eau, bénéficiant de l'estime et de l'amitié d'un grand nombre. En me retirant de ce vivier n'allais-je pas m'asphyxier ? N'étais-je pas en train de trahir mes engagements vis-à-vis de tant de gens qui comptaient sur moi autant que je retirais d'eux soutien et gratification ? Un fort courant de culpabilité agitait mes eaux profondes au point de m'affoler. Enfin, ce que j'avais ressenti avec mon amie précédente, je l'expérimentais aussi avec Marie, une fois les battements de cœur retombés. Malgré toutes les qualités que je lui reconnaissais, elle n'était pas la femme idéale dont je rêvais. Et pour cause, la femme idéale n'existe pas. Mais je ne l'avais pas encore réalisé concrètement. J'avais écrit et prononcé de belles paroles sur l'altérité, mais je ne les avais jamais éprouvées au contact d'un prochain aussi proche qu'un conjoint. Là, j'étais au pied du mur, confronté à vivre dans le quotidien ma différence avec une autre personne, qui avait comme moi un long passé de célibataire. Je connaissais par exemple, ma difficulté à me laisser interroger et remettre en cause, à reconnaître mes erreurs, à admettre que le point de vue de l'autre valait bien le mien. Bref, à

consentir à ce que soit bousculé le petit univers sur lequel je campais avec ses habitudes, ses manies, son organisation.

Tout cela conjugué tendait à me faire croire à certains jours que la voie dans laquelle j'étais en train de m'engager était une impasse suicidaire. En recherchant un équilibre affectif et sexuel, n'allais-je pas sacrifier une autre forme d'équilibre de vie dans laquelle j'épanouissais depuis des années toute une gamme de mes désirs profonds et de mes réelles possibilités ? Enfin, puisque Marie ne souhaitait pas que notre relation se vive clandestinement, j'étais au supplice. Pour elle comme pour moi, certaines périodes furent difficiles à traverser. Ainsi, un après-midi de Premier de l'an, je m'enfuis de chez elle. J'étouffais. Habitué à entretenir de nombreuses relations amicales dans une vie sans contrainte, ouverte sur de larges horizons, j'éprouvais dans ma situation nouvelle une sorte de claus-trophobie sociale. Mon champ d'action et de fréquentation se rétrécissait et je redoutais de me rabougir. De son côté, Marie vivait sur des charbons ardents à cause de mes atermoiements. Elle désirait s'engager plus avant dans la relation, mais elle craignait aussi d'avancer, par peur d'une éventuelle déception, d'autant plus vive qu'elle se serait investie sans réserve. Par ailleurs, pour respecter ma liberté, elle ne voulait pas brusquer mon cheminement dans un sens ou dans un autre.

Elle était « attente active », mais elle avait à cœur que, quelles que soient mes décisions, je les prenne d'une manière pacifiée. C'était de sa part une position d'équilibre inconfortable, une marche à l'obscur sur une ligne de crête. Aujourd'hui, je lui rends hommage pour sa patience, son attitude de vérité et son infini respect de mon itinéraire, sans qu'elle sût à l'avance où ce chemin nous mènerait.

Il fallut une année pour que se décantent mes peurs et mes objections. Tout n'était pas résolu, loin s'en faut, mais j'évoluais. Ma reconversion professionnelle se dessinait positivement et m'aida à faire progressivement le deuil du travail passionnant que j'avais abandonné. Je pris peu à peu de la distance vis-à-vis du sentiment de culpabilité que je ressentais envers celles et ceux auxquels mon existence était liée dans l'exercice de ma fonction sacerdotale. Non, mon possible départ de la prêtrise ne serait à leur égard ni un abandon, ni une trahison. Ils sauraient sans moi, inventer leur chemin personnel et communautaire. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé.

Jacques Musset

« Une vie en chemin »



L'AMITIÉ AMOUREUSE DE JEAN-PAUL II

Tout a commencé en 1973. Quatre ans auparavant, le cardinal-archevêque de Cracovie, Mgr Wojtyła, publie en Pologne « Personne et Acte ». Cet ouvrage attire l'attention d'une philosophe polonaise naturalisée américaine Anna Teresa Tymieniecka (de trois ans sa cadette) lui écrit. Si elle souhaite assurer la traduction américaine de ce livre, lui voit un moyen de diffuser ses idées à l'Ouest. L'un et l'autre ont donc intérêt à collaborer ensemble. Une première rencontre a lieu sur fond de relation épistolaire, basée au départ sur un échange d'idées qui va prendre rapidement une autre tournure.

Dans l'une des 343 lettres qu'il a rédigées, Karol Wojtyła mentionne « des sujets qu'il est trop difficile d'évoquer par écrit ». Ils obligent cet archevêque intimement surveillé par la police polonaise, à poster certaines de ces missives à Rome. Le ton change en fonction des lieux d'expédition. Les polonaises font toujours mention du titre universitaire de la philosophe, jamais les romaines. C'est qu'Anna Teresa est tombée amoureuse du cardinal. A Cracovie, en 1975, elle lui a confié combien « elle désirait être toujours dans ses bras, y rester heureuse », tout en s'excusant « de ne pas parvenir à contrôler ses sentiments ». Loin de rompre,

l'archevêque de Cracovie lui offrit un scapulaire qu'il tenait de son père, d'une grande valeur à ses yeux. C'était une façon pour lui d'être avec elle. Mieux, il lui écrivit afin de l'inviter en vacances à Kzmanow (sud-est de la Pologne), avec chauffeur de l'archevêché à disposition « le meilleur endroit pour nous rencontrer, nous aurons beaucoup de temps et personne ne nous dérangera ».

Un souci demeure pourtant, et il est de taille : Anna Teresa est mariée à Hendrik Houthakker (de confession juive) professeur d'économie à Harvard, avec qui elle a eu trois enfants. Le documentaire nous explique qu'elle les délaissait régulièrement pour rejoindre le cardinal Wojtyła et que, pour un prêtre, ce type de relation avec une femme mariée est sans danger. Jamais celle-ci ne songera à demander le mariage ou le renoncement au célibat. Le cardinal est décrit comme ayant exercé une pression affective excessive sur la philosophe et une injustice à l'endroit d' Hendrik

Houthakker. Il était certes conscient des liens amicaux qui unissaient son épouse au prélat, mais ne pouvait imaginer leur ardeur. Invité par Anna Teresa, Karol Wojtyła fit un séjour de vacances dans une propriété qu'elle avait

dans le Vermont. Il garde un souvenir impérissable de cette escapade. Au soir de sa vie, il lui écrit « Je pense à toi et dans mes pensées, je viens à Pomfret tous les jours ». Lors de ces quelques jours ensemble, elle n'avait pas pu taire qu'elle ne parvenait toujours pas à dominer ses sentiments et qu'elle « se sentait déchirée ». Encore une fois, au lieu de rompre, le cardinal la renvoya au scapulaire et lui avoua qu'elle était « un cadeau de Dieu ». Il lui confessa également qu'il avait eu peur quand elle lui avait dit « Je t'appartiens », mais qu'il l'avait « accepté » comme un « don du ciel. »

Le rythme des lettres s'intensifia entre 1977 et 1978. Ils s'écrivaient avant et après leurs rendez-vous et se téléphonaient aussi parfois. A la fin de sa vie, Karol Wojtyła n'appelait Anna Teresa que « ma très chère et bien-aimée Teresa Anna ». Selon les intervenants de ce documentaire, le cardinal aurait transposé sa relation avec celle qu'entretenaient Jean de la Croix et Thérèse d'Avila. Devenu pape, il promit à Anna Teresa « de ne rien oublier. Tout cela est inscrit bien trop profondément dans ma vie pour qu'il en soit autrement ».

Pourtant, la relation se grippa. En effet, la version anglaise de

« Personne et acte » revue et corrigée par la philosophe fut retoquée par la Curie qui ne pouvait montrer combien elle influençait intellectuellement le nouveau pontife. Rome récupéra donc les droits du livre et exit Anna Teresa qui se sentit trahie. D'autant plus que Jean Paul II ne bougea pas le petit doigt pour la soutenir. « Selon moi, ce pontificat est gouverné par mes idées. Elles ont été sinon inspirées de moi, du moins en total accord avec les miennes ». Il faudra l'attentat de mai 1981 pour retourner totalement Anna Teresa. Après avoir sauté dans le premier avion pour Rome, elle viendra à son chevet à l'hôpital Gemelli. Des années plus tard, il s'en souviendra dans une de ses lettres « Je remercie Dieu pour la confiance qui a grandi entre nous à partir de ce moment en dépit de toutes les autres difficultés ». Dès lors elle eut vraisemblablement accès à lui avec facilité. Malgré les récriminations curiales, il réussit à l'imposer. Et ils continuèrent d'échanger et de se rencontrer durant tout le pontificat. Mais de plus en plus isolé à mesure qu'il vieillissait et souffrait de la maladie de Parkinson, son besoin d'elle sur le plan affectif se fit plus pressant. Anna Teresa multiplia ses voyages à Rome. Ainsi était-elle présente à son chevet la veille de son décès. Mais Jean Paul II disparu, l'attitude du Vatican à son endroit changea du tout au tout.

Les 400 lettres écrites par Anna Teresa et les 343 réponses de Karol Wojtyła ont été identifiées. La totalité de la correspondance

est aujourd'hui en possession de la Bibliothèque de Pologne et la garde secrète. Nous étions alors en plein processus de béatification. Le plus étonnant est que cette correspondance - non plus que cette amitié - ne fut pas portée à la connaissance de la Congrégation pour la cause des saints. La philosophe fut purement et simplement effacée de l'histoire officielle de Jean-Paul II. Son nom n'apparaissant pas sur la liste des dernières personnes lui ayant rendu visite.

Y a-t-il eu relations sexuelles ? La question est finalement sans importance. D'après ce document rien ne prouverait que Karol Wojtyła eût rompu son vœu de chasteté même s'il y eût sans doute « lutte pour rester dans les limites du comportement chrétien convenable ». Voilà ce qu'on enseignait alors dans les séminaires « la chasteté des yeux : en présence d'une femme, on baisse le regard pour éviter toute occasion de pécher aussi grave que le péché lui-même ». S'il n'y a aucune preuve que ces deux-là aient eu des relations sexuelles ensemble, en revanche tout concorde sur le fait qu'ils se soient aimés profondément. Et c'est bien là le problème. Anna Teresa était mariée, mère de famille et amoureuse d'un autre homme que son mari. Lequel était cardinal puis pape de l'Eglise catholique, lui aussi amoureux d'elle. « Je te sens près de moi dans toutes sortes de situations, lorsque tu es loin et lorsque tu es proche » écrivait-il en 1976 ! Cela n'a pas échappé à François qui, selon son habitude, s'est montré

fort habile dans sa réponse « Je connaissais ce rapport d'amitié entre saint Jean-Paul II et cette philosophe, quand j'étais à Buenos Aires. Ses livres à elle sont aussi connus et Jean-Paul II était un homme tourmenté... Une amitié avec une femme n'est pas un péché. Une relation amoureuse avec une femme qui n'est pas son épouse est un péché. Le pape est un homme. Le pape a aussi besoin de la pensée des femmes. Et le pape a aussi un cœur qui peut avoir une amitié saine, sainte, avec une femme. Il y a tant de saints amis : François et Claire, Thérèse et Jean de la Croix. « saints amis », que le pape polonais croyait revivre avec Anna Teresa. Le pape argentin souhaite réparer cette erreur d'interprétation de son « vénéré prédécesseur ». Enfin ces lettres révèlent une certaine bipolarité chez Karol Wojtyła, capable en privé d'entretenir une relation assez poussée avec une femme. Mais en public d'adopter des positions rétrogrades sur tous les sujets, entre autres ceux liés aux femmes. Il est clair que ce pape a été canonisé bien trop rapidement.

Gino Hoel

Extrait de Goliath Hebdo N°422



Père

Père, je voulais te parler
De ce qui m'attriste
Les hommes ont décidé
Au nom du Christ
Que tous tes serviteurs
Nos curés de montagne
Aurient sauf erreur
Une vie sans compagne

Père, faut-il que je pardonne
A ces hommes étranges
Qui prient la Madone et tous les Anges
D'interdire de s'aimer
Un homme et une femme
Pour avoir décidé de porter la soutane



Je sais trop l'importance
Pour que la vie d'un homme ait du sens
Ecoute ma prière
Ne le laisse pas solitaire
Offre-lui un point de repère
Un autre univers
Une autre lumière



Je sais trop l'importance
Pour que la vie d'un homme ait du sens
Oh ! Fais-moi la promesse
Ne le laisse pas en détresse
Permits qu'il soit père de famille
Au bras d'une fille
Au bras d'une fille

Père,
Je voudrais te prier pour la foi des hommes
N'avons-nous pas compliqué au maximum
Le plus beau des messages
Laissé par tes apôtres
« Faites ce que vous voulez
Dans le respect de l'autre »

Tu connais l'ampleur de sa tâche,
De ses sacrifices
Aide-le à rayonner au-delà des frontières
Il est avant tout un homme, un enfant et un fils
Fais de lui un père... A part entière...
Père, je voulais te parler...
Les hommes ont décidé...

Paroles et musique : Thierry Coquillat



LE DOGME : CANCER DE L'EGLISE CATHOLIQUE

L'Eglise catholique est malade, gravement. C'est un cancer qui la menace d'étouffement progressif. Ce cancer c'est le dogme.

Le dogme, pour celui qui le professe c'est une certitude. La certitude de celui qui possède la vérité, ou au moins un morceau de celle-ci. Un dogme, cela ne se discute pas. Avant sa proclamation peut-être, après plus jamais. Cela s'accepte ou se rejette. Il n'y a pas d'alternative au dogme, pas d'aménagement, pas de révision ni de réforme du dogme. Quand un groupe d'êtres humains se lance dans la pratique du dogme, il se prépare à se séparer de beaucoup d'autres êtres humains qui, pour diverses raisons, ne s'y soumettent pas. Le dogme entraîne l'exclusion. Le dogme se multiplie aussi. Un dogme en entraîne d'autres presque à l'infini. Il provoque une insatisfaction qui se traduit par de nombreux ganglions, c'est-à-dire beaucoup d'autres dogmes complémentaires ou dérivés. Le grand tort de l'Eglise catholique c'est de ne pas s'être méfiée du dogme.

Et pourtant, rien de plus étranger à la pensée du Christ que le dogme. Sans doute à son époque, Sadducéens et Pharisiens

en alignaient un certain nombre, de plus en plus précis d'ailleurs, mais c'est une caractéristique de Jésus d'avoir pris ses distances vis-à-vis de ces positions. Que dit-il du sabbat pendant lequel on ne pouvait venir en aide à son prochain, ou des peuples et des gens qu'il ne fallait pas fréquenter ? Que dit-il des sacrifices rituels pratiqués au temple de Jérusalem, des multiples prescriptions dont le respect était garant de la soi-disant identification des honnêtes gens, des bien-pensants ? *« Malheur à vous, Pharisiens qui acquittez la dime de la menthe, de la rue et de toutes les plantes potagères et qui négligez la justice et l'amour de Dieu... »* (Lc,XI,42). Le Christ préférait sans aucun doute la vie avec ses détours, ses conversions, ses échanges, sa relativité, à l'absolu, la rigueur, la fixation et l'hypocrisie des dogmes.

L'Eglise du Christ et des apôtres a vécu presque trois siècles sans dogme. Le nouveau testament, l'évangile, suffisait semble-t-il. Même si les premières déclarations dogmatiques ont été faites au cours d'un concile, le premier concile œcuménique à Nicée en 325 en Asie Mineure (Turquie), elles n'étaient cependant pas l'œuvre des évêques mais d'un

empereur, Constantin, qui voulait imposer sa volonté. Pour ce faire, il avait convoqué 250 évêques et présidait leur assemblée. Sylvestre 1^{er}, le pape n'y était d'ailleurs pas. Il n'avait pas voulu quitter Rome. Et pourtant le texte des conclusions du concile, connu sous le nom de Symbole de Nicée, fut à l'origine du credo des chrétiens, récité dans les églises catholiques jusqu'à présent. C'était en fait l'œuvre de Constantin, qui comme empereur, assistait à la débâcle des religions grecque et romaine et voulait imposer une nouvelle religion monothéiste mieux adaptée et plus favorable à l'unité de l'empire. Pour obtenir l'adhésion des évêques, il leur promit un rang et des avantages semblables à ceux des préfets et des procureurs, avec l'intention à l'avenir de les nommer lui-même. L'empereur n'était même pas chrétien. Il fut baptisé plus tard, à la hâte, sur son lit de mort. Dès le départ, les dogmes furent une question d'autorité et de pouvoir politique. On se mit aussitôt à condamner les opposants et à excommunier Arius, prêtre très dévoué d'Alexandrie, qui avait le tort de nier la divinité de Jésus et ne reconnaissait pas la Trinité.

Ce fut le cas de bien d'autres dogmes encore, habituellement prononcés pour une raison de

prestige, de pouvoir, et qui sans cesse, divisèrent les chrétiens. Les derniers promulgués sont d'ailleurs un sommet en la matière : l'infaillibilité pontificale, l'immaculée conception, et l'assomption de Marie ont été des armes à utiliser contre des opposants. Ils n'ont fait qu'agrandir le fossé qui sépare les catholiques des protestants, anglicans, orthodoxes, etc. Parfois le pape, l'empereur ou le concile ont ajouté aux dogmes des mesures disciplinaires pour ceux qui ne les respecteraient pas. On retrouve tout cela dans le Droit Canon. L'Inquisition en a fait de sinistres applications. Bien sûr on dira que c'est du passé, que les choses ont évolué, comme le Moyen Age a été bousculé par la Renaissance, et celle-ci par les Temps Modernes. Les théologiens diront que l'Eglise est toujours à réformer. Ils pourraient tout aussi bien dire qu'elle n'a jamais été réformée, sinon par ceux qui en sont sortis.

Le pape François voudrait ardemment que l'Eglise change, qu'elle s'ouvre au monde, qu'elle retrouve sa vocation qui est d'exister pour les pauvres et avec les pauvres. Mais il souhaiterait aussi qu'on ne s'attaque pas à la doctrine, aux rites, aux sacrements... sans doute parce qu'il ne peut compter pour agir sur une majorité suffisante de progressistes, de réformistes, comme l'a hélas montré le récent synode de Rome. Jorge Bergoglio a en face de lui une forte opposition qui brandit l'arme du dogme et veut à

tout prix conserver une version traditionnelle de l'Eglise avec tous les usages et tous les privilèges que cela comporte. On a voulu lui confier une mission impossible. Jésus lui-même n'en aurait pas voulu, lui qui a renoncé à s'attaquer aux grands prêtres, aux lévites, aux pharisiens, le clergé et la hiérarchie de son temps, de son peuple.

Dietrich Bonhoeffer, le plus grand théologien protestant du XXe siècle, exécuté par les nazis en avril 1945, au camp de concentration de Flossenburg, n'avait-il pas raison de penser que le christianisme n'était pas une religion ? Qu'il ne pouvait être qu'une philosophie au sens fort, une sagesse de vie, un message prophétique pour l'avenir des hommes et des femmes. Cela ne pouvait pas être envisagé par les pères de l'Eglise. Car, les véritables Pères de l'Eglise ne sont pas ceux qu'on croit, mais bien plutôt Constantin, Clovis et Charlemagne, les trois grands C comme dans catholique. Et bien sûr on a fait de l'évangile de Jésus une nouvelle religion comme les autres, avec un clergé, une hiérarchie, des rites, du sacré, des sacrements, des temples, des offrandes. Une réforme profonde est-elle envisageable ? Il faudrait pour retourner aux origines, démonter la doctrine, défricher tout le tissu ecclésiastique, rechercher la vérité pour laquelle Jésus disait à Pilate qu'il était né.

Il faudrait, mais c'est probablement impossible, remettre en question toutes les formulations

dogmatiques. Comme le disait Albert Jacquard, il n'y a plus aucun dogme qui tienne vraiment la route devant la science, la connaissance de l'évolution, les progrès de l'histoire et de l'archéologie, de la psychologie et de la psychanalyse, les aspirations des hommes et des femmes à la liberté, l'égalité par la justice, la fraternité à l'échelle de la planète.

Alors ? Sans chimiothérapie, le dogme va continuer à malmenier l'Eglise, jusqu'à l'étouffer. Le dogme ne laisse aucune place à la discussion, il s'oppose au « relativisme ». Or, toute la vie des hommes est relative. Elle tient compte des changements de société, elle s'adapte aux nouvelles politiques, elle évolue avec la pensée, les idées, et Jésus l'avait bien compris déjà. Alors ? Il faut chercher, apprendre à recommencer, démonter et reconstruire, douter, bien sûr, redire les choses autrement, accepter de reconnaître l'erreur et l'impasse, se projeter dans l'avenir, inventer, oser...

Jacques Meurice
Golias Hebdo N° 419



POUR LA VIE

De jeunes tourtereaux sont amoureux. Voilà un sentiment à la fois commun et merveilleux et nous nous en réjouissons. Mais que ce jeune couple se marie « pour la vie » et nous serons plus circonspects car nous savons, surtout à notre époque, toutes les difficultés de la vie à deux dans la durée.

Un jeune très ouvert et courageux souhaite s'investir pour les autres. Nous admirons sa générosité et son altruisme. Mais qu'il s'engage dans la prêtrise « pour la vie » et nous craignons peut-être pour sa témérité. Des parents conduisent leur enfant sur les fonts baptismaux. S'il s'agit d'un engagement des parents qui veulent partager leur foi, nous nous associerons à leur fête. Mais que, par ce baptême, l'Eglise engage un bébé « pour la vie », nous nous étonnons de cette mainmise... Même si le bébé devenu adolescent renouvelle par la suite les promesses de son baptême. Quelles promesses ? Pas les siennes évidemment. Tous signent la bonne foi de leur engagement sur des registres ... Mais ne faut-il pas être présomptueux pour s'engager ainsi « pour la vie » à 20, 25 ou même 30 ans ? Or l'intuition spontanée des jeunes générations qui repoussent cet engagement n'est-elle pas plus sage que les règles des institutions ancestrales qui l'imposent « pour la vie » ?...

Il y a peu, un fils de catholique était baptisé catholique, un fils de protestant, baptisé protestant, un fils de musulman, baptisé musulman et personne ne peut ignorer le contexte sociologique de la naissance qui, tout à fait naturellement, insère un nouveau-né dans son milieu. S'il ne s'agit que d'une coutume qui favorise ou facilite l'adoption d'un enfant dans sa communauté, nous l'apprécions bien évidemment. Mais que cette communauté utilise progressivement et au fur et à mesure des siècles son installation

sociale pour s'imposer auprès d'une rivale, nous le constatons alors pour le déplorer. Par exemple quand elle consolide son emprise en « récupérant » par le baptême, peu après la naissance, les enfants de ses membres... Quand elle demande à un conjoint de se convertir pour que ses enfants soient acceptés... Quand elle impose le célibat à son clergé pour éviter tout démembrement de ses biens... Il y a peu, un fils de paysan devenait paysan, un fils de médecin était réservé au monde médical, un fils de famille nombreuse dans une bonne famille chrétienne était appelé à la voie sacerdotale ! Mais l'amélioration des conditions de vie et l'évolution de la culture, permettent aujourd'hui à chacun d'élargir ses choix. Il est maintenant à peu près admis que la liberté et le respect des choix de chacun sont essentiels pour l'épanouissement individuel. On ne s'étonne pas qu'un fils de médecin devienne paysan, on ne s'offusque pas qu'un fils de catholique devienne moine bouddhiste. Et c'est heureux.

Mais des poches de résistances se constituent dans les milieux qui cherchent à conserver – inconsciemment ? – leurs privilèges. Pourquoi les parents sont-ils encore encouragés à baptiser « pour la vie » leur enfant très jeune ? Pourquoi un divorcé remarié est-il encore exclu de la communion « pour la vie » ? Pourquoi un prêtre doit-il encore rester célibataire « pour la vie » ? Sur ces points et bien d'autres la position de l'Eglise catholique est figée alors que le message évangélique est, pour sa part, très accueillant et très ouvert !

Pourquoi ne pas substituer à l'engagement dogmatique « pour la vie » un engagement responsable, progressif, par étapes et par contrats successifs ? Un engagement qui éduque, qui permet de se construire petit à petit, en fonction de son évolution, de ses difficultés, de ses

intérêts ou goûts ? Les amoureux pourraient se promettre fidélité, trois ans d'abord par exemple, puis dix ans quand ils accueillent leur enfant pour l'élever ensemble ; les parents s'engageraient ainsi aussi longtemps qu'ils le souhaitent mais ils n'engageraient jamais leur enfant à leur place ; le prêtre renouvellerait son choix de ministère tous les cinq ans... Au terme de leur contrat, les uns et les autres pourraient le reconduire, le poursuivre, le consolider et le mûrir... Ils pourraient aussi prendre une autre voie sans se renier, sans rompre une promesse, sans être des lâches, sans se culpabiliser d'avoir évolué dans leur cheminement parce qu'ils ne se veulent pas hypocrites, parce qu'ils préfèrent agir sans se cacher ...

Si les Eglises imposent leurs règles, on peut ne pas les partager et souhaiter les faire évoluer mais il nous revient aussi de respecter les particularités des différentes communautés. Par contre, comment se fait-il que la société civile laïque, au service du public en général, ait copié aussi servilement les méthodes religieuses ? Pourquoi le mariage civil est-il aussi imposé légalement « pour la vie » ? Actuellement, une fois sur deux au moins, il se conclut par un divorce qui est souvent difficile et toujours douloureux non seulement pour les « ex » mais aussi pour les enfants. Pourquoi ne se consomme-t-il pas d'abord pour un temps limité, avec une durée précisée à l'avance, puis avec un autre temps, le temps de se construire, le temps de progresser, le temps de se respecter et de respecter ses enfants ? Et dans la liberté, dans l'harmonie, pour le bonheur de tous. Et peut-être même, pourquoi pas finalement, « pour le reste de la vie », nous le souhaitons vraiment.

Pascal Jacquot



LETTRE EPISCOPALE

Cher Monsieur, évêque,

Nous sommes heureux de vous adresser le dernier bulletin de Plein Jour. (Site : plein-jour.eu)

Cette Association fait partie des Réseaux des Parvis. Conformément à ses statuts, elle est apolitique et non confessionnelle. L'objectif de Plein Jour est double. D'abord offrir un réconfort moral à toute personne, homme ou femme, qui vit une relation d'amour interdite par l'Eglise catholique romaine. Ensuite, obtenir l'abrogation de la règle du célibat ecclésiastique imposée de façon autoritaire. Ces huit dernières années, ce sont environ 300 personnes qui ont eu recours à nous. Le premier travail de Plein Jour se situe dans l'Ecoute et l'accompagnement. Pour une équipe de volontaires, cela signifie de longues heures d'attention soutenue pour comprendre les situations de détresse de personnes en grande difficulté. Permettre de s'exprimer est essentiel pour celui ou celle qui, dans l'euphorie d'un amour naissant, se voit brutalement sanctionné, au nom d'une loi inhumaine et obsolète. Cette interdiction faite aux prêtres d'aimer une femme n'est-elle pas en opposition avec la charte des droits humains ? Ne pas pouvoir vivre un amour inscrit depuis les origines au cœur de tout homme et de toute femme, engendre des souffrances et des dégâts considérables. Vous êtes en première ligne pour le constater ! Ce qui ne contredit pas le choix de ceux qui préfèrent observer un style plus monastique. S'inspirant de l'attitude féministe de Jésus, le Vatican ne

pourrait-il pas, par des gestes concrets, reconnaître la dignité de la femme, partenaire de l'homme et son égale.

Nous attendons de la hiérarchie de l'Eglise qu'elle permette à chaque être humain de choisir un style de vie selon sa conscience. Quitte à renoncer à un premier engagement, lorsque, à un moment donné, il lui apparaît comme une entrave à la réalisation de son être profond. Plein Jour n'est-il pas le signe d'une autre manière de concevoir la vie, aux antipodes d'une institution qui cherche plutôt à se protéger en s'enfermant dans une attitude légaliste et dogmatique. Ce qu'une hiérarchie a bloqué pour des raisons historiques, une autre, compte tenu des mentalités et des besoins des communautés, doit pouvoir agir dans le sens d'une plus grande liberté et d'une plus grande responsabilité.

La deuxième mission de Plein Jour est d'informer le public sur les conséquences ravageuses de l'interdit, avec l'intention de faire s'ouvrir les mentalités. Vous trouverez dans ces pages et aussi sur notre site, des témoignages souvent bouleversants. L'Association se donne comme but de porter au « plein jour » ce qui, longtemps, est resté dans un secret destructeur. Les différents sondages effectués révèlent une très nette évolution des esprits sur cette question du célibat imposé. N'est-il pas stupéfiant que des paroissiens se permettent d'applaudir dans une église au moment où le curé leur annonce qu'il va changer de vie ? Lorsque des chrétiens décou-

vent que des pasteurs protestants ou des prêtres anglicans exercent la même fonction que les prêtres célibataires dans l'Eglise catholique tout en restant mariés, ils distinguent mieux la différence entre la fonction et le célibat imposé.

Vous serez peut-être été choqué par le ton direct de notre critique. Tous les témoignages diffusés par nos bulletins traduisent la vraie vie de ceux qui les écrivent sous leur propre responsabilité. Loin d'être agressif, l'esprit de notre bulletin se veut contestataire pour dénoncer une injustice. Il ne demande qu'à contribuer modestement, à sa place, au devenir d'une Eglise plus humaine et surtout plus conforme au message et à la vie de Jésus. Nous comptons très fort sur vous pour promouvoir un changement de statut des responsables des communautés chrétiennes.

Bien cordialement.

Dominique Venturini
Présidente de Plein Jour



Si L'amour

La force d'un regard
Une main qui vient se poser
Un sourire, toute une histoire
Un doux parfum au goût sucré
Je n'ai plus l'habitude
Qu'on vienne me frôler, me toucher
Qu'on m'arrache à ma solitude

A cette vie si bien rangée

Et si l'amour existe encore

Apprends-moi tout c'que j'ai oublié

Toutes ces choses qu'on n'ose plus partager

Et si l'amour existe encore

Donne-moi l'envie d'y goûter

Montre-moi les gestes pour aimer

Ses tendres attitudes

Sa douce façon de parler

Ses silences, ses inquiétudes

Tout en elle me fait voyager

J'aimerais croire

Qu'un jour je puisse oublier

Effacer de ma mémoire

Toutes ces choses qui font renoncer

J'ai si mal d'avoir tant donné

J'ai si mal de m'être trompé

On est tellement rien

Quand l'autre s'en va

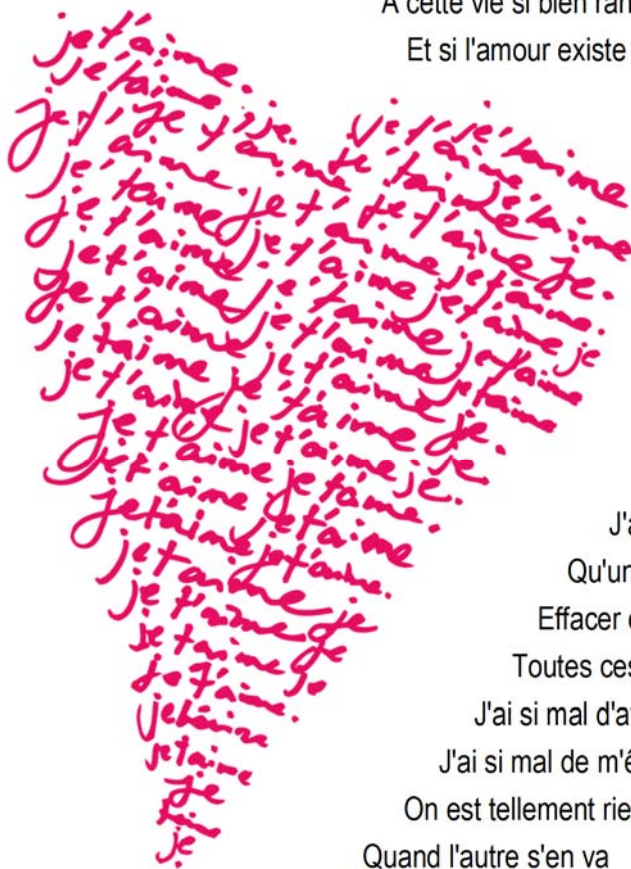
Que la vie s'arrête là

Et si l'amour nous rend plus forts

Ne plus aimer, c'est être mort

Alors, dis-moi

Alors, dis-moi ces choses-là



Frédéric Lerner

LE COMBAT DE LATIFA

Le 11 mars 2012 à Toulouse, Mohammed Merah tuait de sang froid Imad Ibn Ziaten, un jeune Français comme lui dont les parents sont issus de l'immigration. A la suite de l'assassinat de son fils, militaire de carrière, Latifa, franco-marocaine, a fondé l'association Imad Ibn Ziaten pour la Jeunesse et la Paix. Depuis, elle parcourt la France pour animer des débats dans toutes sortes d'endroits : prisons, centres sociaux, foyers, maisons de quartier, associations, écoles, collèges, lycées...

Avec son association, Latifa va à la rencontre de milliers de jeunes, d'enseignants et de parents. Au travers d'un dialogue vif et sans tabou, Latifa relève le défi d'un « vivre ensemble en paix », afin que les jeunes isolés ou perdus ne s'enferment pas dans un radicalisme religieux mais conjuguent leur foi dans une tolérance et le respect des règles de la République. Dans un petit ouvrage, elle livre le fruit de ses échanges avec les jeunes, précisément les plus exposés mais surtout les plus prometteurs pour mener à bien ce combat vers une France apaisée où la tolérance et le respect prendraient une fois pour toutes le pas sur l'exacerbation de la haine et la perversion de la religion.

Dans son livre, Latifa livre son expérience. Elle nous dit comment réagir et intervenir pour propager la tolérance et resocialiser des

jeunes en perte de repère.

Voici quelques extraits de son interview donné à Golias-Hebdo.

G.H. : *Qu'est-ce qui peut empêcher un jeune qui se sent perdu et isolé de basculer dans l'action violente ?*

LIZ : L'encadrement d'un tiers peut l'arracher à son isolement. Il faut qu'il puisse se sentir en sécurité par le biais d'un accompagnement éducatif et thérapeutique afin qu'au préalable il se sente déjà mieux. Il faut le récupérer pour pouvoir ensuite envisager de le réinsérer dans la société. C'est ce qui manque dans notre société. Nous laissons à l'abandon une population jeune qui a besoin de repères identitaires pour se construire. Avant, il existait l'Armée qui formait des hommes. Aujourd'hui a-t-on remédié par un accompagnement civique et humanisant ? Je ne le pense pas. Il y a du travail de fond à faire dans nos zones périurbaines.

GH : *Quelles sont les causes du phénomène de radicalisation ?*

L.I.Z. : Il y a plusieurs motifs. D'abord, ce qui relève de l'encadrement familial. La responsabilité des parents n'est pas à négliger dans ce phénomène. Les parents doivent assurer un cadre sécurisant à leurs enfants, ce qui n'est pas toujours le cas. Il peut y avoir une frustration

affective « mes parents ne m'aiment pas ». Du coup, les jeunes dérivent à la recherche d'un affect vers l'extérieur ou s'enferment dans des activités qui peuvent modifier leurs comportements. Je pense aux jeunes qui se reconvertissent pour je ne sais quelle raison. Ensuite il y a les causes économiques et sociales : pas de travail ; pas d'espoir de vie ni d'avenir. C'est l'individu qui se sent rejeté. Ceux qui recueillent ces adolescents en souffrance sont souvent des manipulateurs. Ils prennent une cause religieuse pour vanter une action soi-disant juste ; c'est le « lavage de cerveau ». Je pense aussi aux jeunes incarcérés qui côtoient cette population dangereuse dans les prisons. Il y a des adolescents en crise, en quête d'une construction de soi, qui veulent s'affirmer, vivre des aventures et qui s'enferment dans leur vérité. Pour ceux-là, le retour à la réalité est souvent difficile. Il faut un accompagnement thérapeutique social et éducatif de qualité. Il faut construire des centres qui travaillent en collaboration avec l'école pour orienter et quelquefois soigner, ou guider vers des perspectives de formations.

*Propos recueillis par
Franny Belloir*



EXCISION : BRISER LE TABOU

Depuis toute petite, je savais que l'excision se pratiquait et que ce n'était pas normal. Mais ce qui a déclenché mon envie de me battre contre l'excision c'est un voyage en 2009 à Conakry dans ma famille. Là, l'une de mes cousines pleurait. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a dit que ses amies ne voulaient pas jouer avec elle parce qu'elle n'avait pas été excisée. J'ai pensé qu'il fallait réellement stopper cette pratique, et pour cela, changer les mentalités.

Je suis issue d'une culture où



on excise les petites filles donc très vite j'ai posé des questions, beaucoup de questions. On ne me répondait pas vraiment, on me disait juste que c'était comme ça ! J'ai parlé avec des membres de ma famille, de ma communauté, d'autres communautés qui pratiquaient aussi l'excision et l'une des raisons les plus évoquées est qu'on excise les petites filles pour qu'elles soient sages et qu'elles ne s'approchent pas des garçons.

En faisant mes recherches, j'ai trouvé des centaines de raisons « justifiant » l'excision. Mais je ne les approuve pas et j'ai toujours su qu'un jour je lutterai contre cette pratique.

Les conséquences de l'excision sont nombreuses et peuvent être très graves pour les victimes. Dans les pires des cas, la victime meurt ! Et c'est souvent arrivé. Les femmes excisées peuvent avoir des accouchements très compliqués, certaines sont en proie à des infections tout au long de leur vie.

Aujourd'hui, que ce soit à l'école, dans les familles ou dans les médias, personne ne parle de l'excision. Et pourtant en France plus de 50.000 femmes sont excisées. Combien seront-elles demain ?

Pour éviter que ce chiffre n'augmente, il est temps d'en parler et briser ce tabou. Il est temps de sensibiliser toutes les jeunes filles aux mutilations génitales féminines.

C'est pourquoi je lance cette pétition pour ouvrir le débat sur le sujet : je demande à la ministre de l'Education d'inclure le sujet de l'excision dans le plan national de sensibilisation aux violences faites aux femmes qui est dispensé dans les établissements scolaires.

Il est vrai que dans certaines écoles, de certaines villes de France (principalement dans les banlieues d'Ile-de-France), les élèves sont sensibilisés à la pratique des mutilations génitales féminines. Cependant, pour briser le tabou, il est nécessaire de sensibiliser les centaines, les milliers de jeunes filles partout en France pour que les victimes ne se sentent plus seules et que celles qui sont à risque comprennent que ce n'est pas normal. Personne ne doit être oublié.

J'appelle l'ensemble des signataires à partager le plus largement possible ma pétition, et à se mobiliser pour que cette violence faite aux femmes cesse définitivement en France.

Benta Dialo



ROGHUL KHAIRZAD

Qualifiée de « femme la plus courageuse de l'Afghanistan » par le Ministère des Affaires féminines afghan, la sénatrice afghane Roghul Khairzad poursuit sa lutte en faveur des droits des femmes, malgré les attaques dont elle-même et sa famille ont été victimes. Voici quelques extraits du témoignage bouleversant qu'elle nous a adressé.

Le 4 août 2013, les talibans ont attaqué mon véhicule alors que je ramenaient ma famille à la maison. Ils ont tué ma fille de 9 ans et mon frère.

J'ai de nouveau été attaquée le 8 janvier 2015, lorsque quatre hommes armés ont ouvert le feu sur ma voiture. J'ai passé deux semaines dans le coma et j'ai failli mourir.

Quand je suis sortie de l'hôpital après la première attaque, je suis retournée tout de suite au travail. Je voulais motiver d'autres femmes à poursuivre leur activité. J'ai payé le prix fort pour mon combat, mais je ne

suis pas la seule.

Les talibans sont sans pitié, surtout contre les femmes défendant les droits des femmes ou les femmes voulant participer à la prise de décisions. Ils veulent répandre la peur et mettre un coup d'arrêt à nos activités.

Aujourd'hui, je suis dans un autre pays. Je suis en sécurité et protégée. Mais pour moi, c'est aussi un genre de défaite. Je veux être en Afghanistan et je veux me battre pour les droits des Afghans.

Le gouvernement afghan ne fait rien pour les femmes. S'il y avait suffisamment de soutien, j'aurais bénéficié de plus de protection. Si un homme politique avait été visé par les mêmes menaces que moi, il aurait été entouré par des gardes du corps. Mais quand il s'agit de femmes, le gouvernement s'en désintéresse. Mon message aux défenseurs afghans des droits humains est que nous sommes

beaucoup plus fortes et puissantes que les hommes. Nous sommes bien meilleures qu'eux et nous devons nous battre en continuant à viser l'excellence afin de déterminer quels sont nos atouts et faire avancer la situation.

Je n'ai pas assez de mots pour dire merci à Amnesty pour tout le soutien que vous nous avez apporté, à moi et à d'autres Afghanes dans des situations très difficiles. Vous me donnez de la force, vous me donnez de l'énergie. Je voudrais vous demander, à vous et à vos sympathisants, de continuer à soutenir les Afghanes, notamment les femmes évoluant dans la politique, dans la fonction publique et dans d'autres sphères qui essaient d'apporter un changement dans la vie d'autres femmes. Mon projet est de travailler suffisamment dur pour offrir un avenir meilleur à toutes les femmes de mon pays qui sont dans le besoin.

JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES

Déclaration de Khalida Jarrar depuis la prison d'HaSharon

Samidoun, Réseau de Solidarité avec les Prisonniers Palestiniens, mardi 8 mars 2016

Khalida Jarrar, la féministe palestinienne, parlementaire et dirigeante politique emprisonnée, a publié une déclaration depuis la prison d'HaSharon à l'occasion de la Journée Internationale des Femmes, saluant toutes les femmes en lutte dans le monde. Le message a été transmis par l'avocate palestinienne Hanan al-Khatib, qui a rendu visite à Jarrar dans sa prison ; elle purge une peine de 15 mois d'emprisonnement après avoir été arrêtée le 2 avril 2015. Voici sa déclaration :

En ce jour, nous affirmons que nous sommes des prisonnières palestiniennes en lutte, que nous faisons partie du mouvement des femmes palestiniennes, et que la lutte nationale et sociale se poursuit sans cesse et de façon continue jusqu'à ce que nous atteignons notre libération de l'occupation, et, en tant que femmes, notre libération de toutes les formes d'injustice, d'oppression, de violence et de discrimination à l'encontre des femmes. En ce jour, les femmes palestiniennes marquent cet événement en mettant en évidence les crimes de l'occupant contre les femmes, les enfants, les personnes âgées et les jeunes de Palestine. Cette année, notre appel met l'accent sur la liberté et l'auto-

détermination de notre peuple, et sur la liberté et l'autodétermination des Palestiniennes : pour parvenir à l'égalité et à la libération, pour mettre fin à toutes les formes d'oppression et d'injustice commises contre elles. Nous constituons, avec tou-te-s les combattant-e-s dans le monde pour la liberté des femmes, une partie du combat mondial : contre l'injustice, l'exploitation et l'oppression.



Traduit de l'anglais par Y. Jardin, membre du GT de l'AFPS sur les prisonniers

L'EGLISE A-T-ELLE LE DROIT D'ANNULER UN MARIAGE ?

Regardons l'histoire. Elle l'a fait d'autorité, et par milliers, au 12^{ème} siècle ! Reprenons l'histoire du célibat (à la suite du Bulletin PJ27).

Nous avons déjà parlé du premier Concile de Latran convoqué en 1123 par le Pape Calixte II et, pour la première fois, par un Pape (étonnant, Non ? Auparavant c'est l'Empereur qui le convoquait !) et pour la première fois à Rome, au lieu où habitait alors le Pape en exercice, à savoir le Latran et sa magnifique Basilique, pas encore au Vatican. (Voir PJ N°27). Calixte était le cousin de l'Empereur d'Allemagne ainsi que des Rois de France et d'Angleterre, comme Victor II, 60 ans plus tôt ! Rien que ça ! Il n'était pas rare alors que les Papes soient choisis dans la parenté de l'Empereur ou parmi les grands du royaume. Ce fut le premier Concile convoqué après la rupture avec l'église d'Orient.

A la mort de son successeur Honorius II en 1130, un groupe de cardinaux se réunit et élit comme pape Innocent II. Mais un autre groupe de cardinaux, réuni ailleurs, élit comme pape Anaclet II. En fait les deux papes désignés provenaient de deux familles romaines en guerre l'une contre l'autre, les Frangipani contre les Pierleoni. Les deux papes sont consacrés le même jour dans deux basiliques différentes à Rome, le premier, Innocent II, à Santa Maria Nuova; le deuxième, Anaclet II, à la basilique Saint-Pierre. Mais alors que Anaclet bénéficie de l'appui des armées du Comte normand Roger de Sicile, ce qui lui permet de s'installer à Rome, Innocent II, lui, est obligé de s'exiler dans le nord de l'Italie et en France, où il est soutenu par le moine cistercien réputé d'origine noble, Bernard, Abbé de Clairvaux près de Bar sur Aube, et par l'ensemble des États européens. Roger prête hom-

mage au pape Anaclet II et soumet le clergé de son royaume à ce dernier. Le 27 septembre 1130, une bulle pontificale d'Anaclet crée Roger II roi de Sicile, de Calabre et d'Apulie. Naples lui appartient en titre. Enfin, à Noël de 1130, Roger II le protecteur est couronné à Palerme en grande pompe.

C'est le Roi Louis VI de France qui va mener bataille en réunissant archevêques, évêques et abbés bien sermonnés par Bernard de Clairvaux, et qui apporteront enfin leur soutien à Innocent II. Le roi d'Angleterre suivra ainsi que le tout puissant Empereur du saint Empire Romain Germanique pas trop pressé de remettre de l'ordre alors que cette confusion dans l'Eglise servait ses intérêts. Le conflit se termina... par la mort de l'opposant Anaclet en 1138. Ce Concile du Latran II, qui fut convoqué dès l'année suivante, aurait pu ne pas avoir lieu ; mais Innocent II a tenu à s'y affirmer dorénavant comme le seul pape authentique. D'ailleurs de même qu'il avait pris soin quelques années auparavant d'excommunier son concurrent, il continue en déclarant nuls toutes ses décisions et aussi tous ses actes. Du passé faisons table rase, en quelque sorte ! Ce Concile est donc d'abord la **sortie d'un schisme**. C'était une époque très troublée où le pouvoir des Papes et celui des princes étaient encore très imbriqués. Le Concordat de Worms, dont nous avons parlé, signé entre le pape et l'Empereur, assurait une certaine sécurité quant à la nomination des évêques dorénavant confiée... aux Chanoines des cathédrales, ce qui ne durera pas, le pape voulant s'approprier cette fonction.

C'est dans ce contexte qu'Innocent II convoqua à Rome en 1139 ce qu'on a appelé le second Concile du Latran.

Cette question des nominations était donc en principe réglée ; en principe, disons-nous, car l'histoire se répètera 20 ans après seulement, en 1159, et pendant 22 ans encore, on aura deux papes sur le même siège, dont l'un soutenu par l'Empereur Frédéric Barberousse ! Et le 3ème Concile du Latran que convoquera Alexandre III en 1178 aura d'abord pour objet, et encore une fois, de mettre fin à ce Schisme et à la querelle entre l'empereur et la papauté. Mais il restait encore deux maux qui affectaient le fonctionnement de cette Église : la simonie et la question du mariage des prêtres (et aussi des évêques !). La simonie d'abord et encore, car si l'Empereur ne pouvait plus nommer un proche parent ou quelqu'un de sa cour comme évêque, cependant il établissait ceux-ci comme gérants de ses territoires et donc leur affectait des « bénéfices ». De même les seigneurs sur leur territoire. A tout office (fonction ecclésiastique) correspondait un bénéfice (revenus substantiels selon les paroisses). Ces postes étaient donc très convoités. Aussi les charges d'évêques étaient souvent achetées ; de même celles de curés. Les bénéfices qui en résultaient servaient à payer la mise de départ ; c'était un « retour sur investissement » très rentable. Les deux conciles de Latran s'élevèrent contre ces procédés, menaçant de déposer le candidat qui aurait acquis ses fonctions pécuniairement. Il faut croire que cette pratique était universellement répandue pour avoir mérité une condamnation par un Concile œcuménique !

Le second des maux de l'Église était lié au mariage des prêtres ; on parlait en fait plus couramment du « concubinage des clercs » pour englober dans une même vindicte les prêtres mariés honnêtes et les autres. Les

réformateurs voulaient imposer au clergé catholique de rite latin l'idéal monastique pour relever son niveau spirituel. N'oublions pas que cette époque a vu se multiplier les créations d'ordres monastiques et de couvents à travers toute l'Europe.

Le problème était double d'ailleurs car la tendance était pour le fils du prêtre de devenir prêtre à son tour, formant ainsi une caste cléricale au sein de l'Église. On a vu dans Plein Jour 28 comment Robert d'Arbrissel, fondateur de l'Abbaye de Clervaux, était fils d'un père prêtre et fils d'un grand-père prêtre. Il mourut en 1116 sans être inquiété, soit sept ans seulement avant le premier Concile de Latran. La conséquence était que le fils ordonné prêtre pouvait reprendre les bénéfices de son père ; ainsi la propriété de l'église devenait une dotation de famille !

Ce concile adopte trente canons, sur des points très variés, comme on va le voir ; certains se situent dans la droite ligne de la Réforme grégorienne et de la réforme du clergé dont nous avons parlé :

- Le 1er et le 2e privent de leurs dignités et de leurs bénéfices ceux qui ont été ordonnés par simonie, et ceux qui ont acheté ou vendu quelque bénéfice.

- Les évêques et les prêtres doivent conserver une mise modeste et proscrire l'ostentation (canon 4). Ne scandaliser personne par la couleur, la forme, ou la superfluité de leurs habits... Il faut croire que régnait un joyeux folklore !

Le 7e défend d'entendre les messes des prêtres mariés ou concubins. Il déclare nuls les mariages des prêtres, des chanoines réguliers, des moines, et ordonne qu'on mette en pénitence ceux qui les auront contractés. Ainsi le mariage des prêtres et des religieux est déclaré invalide et non plus seulement illicite comme à latran i.

- Le prêt à usure par des chrétiens est condamné. (Les juifs prendront le relais. On le leur reprochera par la suite !).

- Il est interdit aux moines de se livrer à des études profanes, comme le droit civil ou la médecine (C.9).

Le C.10 se préoccupe encore des biens dits d'Église : les laïques qui ont des dîmes ou des églises doivent les rendre aux évêques sous peine d'excommunication, même s'ils les ont reçus des évêques ou des princes.

- Les tournois sont interdits sous peine de privation de sépulture chrétienne (canon 14). Les gladiateurs blessés seront privés de sépulture chrétienne mais on leur accordera pénitence et viatique.

- Il revient aux chapitres cathédraux et aux supérieurs des ordres religieux d'élire les évêques (canon 28). (ça ne durera pas !)

- L'usage de l'arc et de l'arbalète est proscrit à l'encontre des chrétiens (canon 29). Considérant que l'usage de l'arbalète, qui n'exigeait pas grande formation, permettait à des soldats peu aguerris de tuer à distance, jusqu'à 90-100 mètres, un Chevalier en armure qui avait voué son existence au métier de la guerre, le clergé estima que l'arbalète était une arme immorale pour le peu de courage et de formation qu'elle exigeait de celui qui la maniait. Son usage est donc interdit par ce concile du Latran. Cette interdiction est confirmée quelques années plus tard, en 1143, par le pape Innocent II, qui menaça les arbalétriers, les fabricants de cette arme et ceux qui en faisaient le commerce d'excommunication et d'anathème. Cette même interdiction, par ailleurs valable uniquement pour les combats entre chrétiens, restera médiocrement observée par les princes d'Occident. Aussi durant les guerres médiévales, la France fera souvent appel à des mercenaires arbalétriers étrangers !

- Le 27e canon défend aux religieuses d'aller chanter dans un même chœur avec des chanoines ou avec des moines.

- Arnaud de Brescia (en Lombardie) est condamné pour hérésie. Arnaud était un moine italien qui critiquait la

richesse et la corruption de l'Église ; Disciple d'Abélard, il préconisait l'abandon par l'Église de son pouvoir temporel et de ses biens, pour uniquement se concentrer sur le message de l'Évangile. Il prônait déjà la séparation des pouvoirs temporel et spirituel. Mais il voulait aussi restaurer à Rome les pouvoirs du Sénat et de la République. Or la papauté veut devenir la seule institution dirigeante de la société. Il gênait donc le pape qu'en outre il critiquait sur son train de vie. Il gênait aussi l'Empereur pour sa défense de la République à Rome. C'en était trop ! Il fut pendu et son corps incinéré pour un saint Moine.

Revenons au Canon 7. Le seul mariage de l'époque, c'était le mariage religieux ! Le mariage que nous appelons civil n'existait pas. Il faudra attendre 1789 en France pour cette dissociation.

Ainsi les délibérés de ce Concile concernent tous les mariages des prêtres, ceux antérieurs à ce concile et ceux qui lui seront postérieurs ; tous sont déclarés invalides ! N'est-ce pas surprenant, même au plan théologique, sans parler de l'aspect humain ! « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni », répète-t-on à souhait aujourd'hui lorsqu'il s'agit de divorce en particulier. Et ici un Concile annule des mariages célébrés... à la régulière ! Contradiction ? Il en résulta dans la chrétienté une belle pagaille et une vaste résistance en Suède, au Danemark, en Espagne, en Italie même ! L'historien André Vauchez estimera qu'à la fin du Moyen Age fin (fin 15ème siècle), on trouvera encore dans certains pays européens 50 % de prêtres mariés ou vivants en concubinage ! Que pouvaient devenir les femmes ? Apparemment le Concile n'en a que faire. Que pouvaient devenir les enfants ? Des bâtards ! Beau résultat !

Nous y reviendrons.

Jean



COURRIER DES LECTEURS



Merci de continuer votre soutien à celles et ceux qui sont obligés de lutter pour être dans le vrai.

Je rejoins tout à fait l'idée de ne pas se crisper sur les structures actuelles de l'Eglise qui sont périmées et de miser surtout sur les structures en communautés locales. Au fond, n'est-ce pas là rejoindre les communautés des premiers temps de la chrétienté ?

François



Bizarre ...bizarre !

Une fois encore, l'Eglise romaine est confrontée aux nombreux remous suscités par l'Affaire Barbarin. Tout cela n'est pas nouveau ; mais il est bon de constater que, peu à peu, le voile se lève enfin sur les secrets jalousement gardés selon la sacro-sainte devise « Que tout ceci ne sorte pas d'ici ». Désormais, la parole prend la place du silence.

Bien entendu, en ce qui concerne le cas Barbarin, toute latitude est laissée à la Justice pour agir. L'Eglise n'est pas au-dessus des lois et c'est tant mieux ! Toutefois, sur le fond, une énorme interrogation surgit face aux inégalités de

traitement de l'Institution.

Comment comprendre et admettre qu'en présence d'agressions sexuelles commises et avouées par certains clercs, ces derniers puissent rester en fonction ! Comment comprendre que des prêtres ayant désir de concrétiser leur amour envers une femme, soient immédiatement exclus du Ministère sans la moindre compassion. Bizarre, non ?

Il résulte de tout ceci un climat confus, malsain. Il devient urgent que l'Institution « revoie sa copie » afin d'offrir au peuple de Dieu une image beaucoup plus valorisante, aux couleurs de l'Evangile.

Lysiane



C'est toujours avec joie que je reçois la revue que je lis d'une traite.

J'ai aimé relire des articles déjà lus, comme « Et Dieu bouda la femme »...

Oui, il faut continuer à lutter contre l'obligation de célibat du prêtre, laisser à l'homme, la femme, la possibilité d'aimer une personne.

Le pape François a dit, au début de son septennat : « le célibat du prêtre n'est pas un dogme » Mais depuis, il semble que le dossier est refermé !!!

Je voudrais aussi vous remercier pour vos articles concernant les droits des femmes. En février 2015, le Centre social a décidé de fêter le 8 mars... Alors, j'ai décidé de faire une exposition sur les luttes féminines, en France. En un mois, j'ai réussi à créer 30 panneaux. J'ai trouvé beaucoup de sujets dans Plein Jour : Olympe De Gouges, Simone Veil à l'Assemblée nationale; le nom des rues donné aux femmes. Encore Merci !

Alice



Merci pour les témoignages sur le sujet épineux du célibat des prêtres.

La discipline de l'Eglise catholique romaine sur le sujet semble bloquée et intangible, et je le déplore ! Sans rien enlever à la valeur du célibat consacré, « en vue du Royaume de Dieu », comme le propose Jésus dans l'Evangile.

Pourquoi Rome persiste à refuser d'envisager le sacerdoce pour

des hommes mariés qui se sentiraient appelés à un service ministériel ? La richesse de la vie conjugale, le partage d'une vie familiale avec une épouse, le bonheur de la paternité et les responsabi-

lités qui y sont attachées, sont autant de valeurs qui pourraient nourrir la vie et les homélies de prêtres envoyés au service du peuple chrétien dans les différents ministères. Sans oublier

l'immersion dans la vie ordinaire aux périphéries de l'Eglise comme y invite notre bon pape François !

Jean-Paul



LE BON DIEU EST UNE FEMME

La terre saigne depuis la nuit des temps
De grandes misères et des guerres souvent
Et pour chaque soldat qui rentre une femme attend
Les hommes, les pires et les tout-puissants
Les pires bourreaux et même Adolf vivant
Avaient tous au moins une femme qui les aimait tant

Quand c'est pas une sœur, c'est une mère qui aime
Et quand c'est pas la mère, c'est l'épouse qui aime
Et quand c'est pas l'épouse, c'est une autre femme
Ou une maîtresse qui espère alors

Si c'est vrai qu'elles nous pardonnent tout
Si c'est vrai qu'elles nous aiment malgré tout
Si c'est vrai qu'elles donnent aux hommes le jour
Moi je dis que le Bon Dieu est une femme

Nos mères paient depuis la nuit des temps
Depuis l'histoire de la pomme d'Adam
Elles portent les maux et les torts du monde, tout leur vivant
Le ciel bénisse la femme qui aime encore un infidèle jusqu'à la mort
Il faut être Dieu pour être trahi et aimer plus fort.



Corneille

LE DESSIN DE PIEM

